

Partitions de deuil

Le chant des Gaston de Céline Bonnier. Présenté par Momentum, à l'Espace libre; du 9 au 27 octobre 2007

Terre océane de Daniel Danis, mise en scène de Gill Champagne, présenté par le Théâtre de Quat'Sous, le Théâtre du Trident, Logomotive Théâtre et Daniel Danis, Arts/Sciences, au Théâtre d'Aujourd'hui, du 23 octobre au 17 novembre 2007

Sylvain Lavoie

Numéro 219, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2008). Partitions de deuil / *Le chant des Gaston* de Céline Bonnier. Présenté par Momentum, à l'Espace libre; du 9 au 27 octobre 2007 / *Terre océane* de Daniel Danis, mise en scène de Gill Champagne, présenté par le Théâtre de Quat'Sous, le Théâtre du Trident, Logomotive Théâtre et Daniel Danis, Arts/Sciences, au Théâtre d'Aujourd'hui, du 23 octobre au 17 novembre 2007. *Spirale*, (219), 56-56.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Partitions de deuil

LE CHANT DES GASTON de Céline Bonnier

Présenté par Momentum, à l'Espace libre;
du 9 au 27 octobre 2007.

TERRE OCÉANE de Daniel Danis

mise en scène de Gill Champagne; présenté par le
Théâtre de Quat'Sous, le Théâtre du Trident, Logomotive
Théâtre et Daniel Danis, Arts / Sciences, au Théâtre
d'Aujourd'hui, du 23 octobre au 17 novembre 2007.

par SYLVAIN LAVOIE

« Le deuil, écrit Daniel Danis, ça sert à adoucir la douleur pis c'est long, un point c'est tout. » Douleur bien personnelle que la disparition d'un être cher, confrontée aux découvertes parfois fortuites et retrouvailles souvent obligées qu'appelle la mort. Le malaise de la mise en commun d'une expérience chaque fois inconnue se heurte à l'angoisse de la perte, que celle-ci soit soudaine ou annoncée. Thème éprouvant et éprouvé, le deuil, comme la mort qu'il accompagne nécessairement — sinon, à quoi bon? — devient alors catalyseur d'œuvres de tout acabit. Deux pièces présentées cet automne à Montréal s'en seront inspirées: dans *Le chant des Gaston* de Céline Bonnier, le deuil constituait davantage un prétexte, au dire de la conceptrice; pour *Terre océane* de Daniel Danis, il permettait la création d'un lieu d'émerveillement afin de « réparer nos sommeils troublés ».

Avant

Gabriel, atteint d'une maladie incurable, est abandonné par sa mère et le copain de celle-ci. Il a dix ans, Antoine en a quarante. L'enfant et son père sont jusqu'alors de purs inconnus et, reçus chez l'oncle Dave, apprendront à se connaître avant que

Gabriel ne décède quelques mois plus tard. L'histoire n'a en cela rien de très original — n'est-ce pas la trame, au cinéma québécois seulement, d'*Un zoo la nuit* ou, plus récemment des *Invasions barbares*, c'est-à-dire un père et un fils qui se (re)découvrent à l'approche imminente de la mort?

Le caractère unique de cette œuvre se situe dans la langue très imagée de Danis, texte admirablement servi par la mise en scène de Gill Champagne qui en est à sa sixième collaboration avec l'auteur sagueuén. Ainsi un univers tout à fait conventionnel devient-il magique par l'insertion d'éléments plutôt vulgaires en soi (un simple sac de plastique refermable qu'on agite et dans lequel se trouve une arête de poisson, par exemple), faisant naître du coup des moments presque envoûtants. La richesse du texte publié en 2003 se situe également dans sa structure, les personnages ponctuant les scènes en passant allègrement d'une réplique à une didascalie. On renoue, en fait, avec cette poésie que Danis a malheureusement délaissée, dans ses derniers spectacles, au profit d'expériences technologiques qui ont le défaut d'être plutôt froides et hermétiques.

Le travail est remarquable et correspond à la préparation à la mort qui s'opère tout au long de la pièce. Les

personnages s'approprient pendant que la maison qui sert de décor s'abaisse petit à petit grâce aux forces que tous déploient, pour devenir un plan horizontal qui servira finalement de lit au garçon agonisant.

Et après ?

Le chant des Gaston, c'est l'histoire de cinq adultes convoqués par un mystérieux adolescent inconnu de tous, à la suite de la mort de leur père. L'Espace libre s'est littéralement ouvert pour les laisser entrer, deux femmes et trois hommes vêtus de blanc marchant droit devant eux dans la petite rue Coupal. Leurs premières paroles ont provoqué la cacophonie la plus totale, long brouhaha qui a laissé place à des phrases suspendues dignes des plus célèbres méthodes de langue. A succédé le temps des réminiscences, de nombreux *te souviens-tu?* pour qu'enfin chacun des Gaston commence à s'ouvrir un peu à l'aide de *pourquoi?* et de *je t'aime* résonnant dans cet univers désincarné.

Encore une fois, rien de vraiment nouveau cependant qu'ici le spectacle n'arrive pas à faire naître d'images; on n'assiste qu'à une accumulation d'idées disparates. C'est peut-être le désœuvrement de Bonnier devant la mort qui provoque autant d'éclatement, elle qui parlait du deuil comme d'un « événement apocalyptique », d'un « chaos interne »: aucun travail sur la langue et absence complète de gestuelle; quelques éléments intéressants, certes, mais trop isolés pour parler d'une réelle mise en scène. Pourquoi, en effet, les tartines de beurre d'arachide lancées à tout hasard sur un pan de mur? Pourquoi, en guise de chapeaux portés un bref instant, des maquettes en forme de villes? Comme seule justification, cette phrase de Cioran: « L'important, ce n'est pas d'avoir quelque chose à dire, c'est d'avoir envie de dire quelque chose. »

Comme la mort, le théâtre convoque, sur une base volontaire par contre.

Suffit-il de se dire que « ce qui est important c'est que vous ayez envie d'être là », de ne donner à l'acte théâtral qu'une valeur unificatrice sans objet de communion, sinon de produire une pièce devant laquelle le public se trouve totalement déconcerté? Il s'agit ici de l'histoire d'un deuil qui débute après que la mort a frappé. Aucune préparation en quelque sorte, une surprise désagréable qu'il faut affronter avec le désarroi que cela implique...

L'œuvre qui demeure

Le deuil, qu'il se greffe à la mort avant ou après que celle-ci survienne, continue d'être une œuvre en soi, bien plus audible que l'événement qui le provoque: c'est par le deuil que la mort se donne réellement en spectacle. Le deuil est présent, le deuil est le *pendant* d'une douleur à maîtriser.

Y a-t-il une préparation qui rende la perte moins lourde, la douleur moins profonde? Rien n'est moins certain. Le choc s'accompagne souvent de soubresauts alors qu'une perte annoncée peut permettre une résilience plus aisée. Il serait pourtant risqué d'y voir ici une explication complète aux pièces de Bonnier et de Danis. Dans le premier cas, il faut se demander si le « ce que ça dit vraiment... c'est selon votre envie », servi en guise de préambule au *Chant des Gaston*, ne constitue pas simplement une expression de facilité, au mieux une façon d'esquiver toute critique, tout regard réprobateur. Dans le second cas, il ne faudrait pas attribuer d'emblée la réussite de *Terre océane* au positionnement adopté par rapport au deuil — fût-il situé avant la mort.

Et le deuil finit par s'atténuer, révélant l'autre œuvre dont il était le palimpseste, ce parcours qui lui survit. Que l'on parle de la perte d'un fils, d'un père ou même d'un mentor, et même si on ne connaît qu'à peine cette personne, il importe parfois de produire quelques mots pour saluer un départ car certaines œuvres méritent bien des applaudissements. ●

Karen Elaine Spencer, *Dream listener/Porteur de rêves*, dare-dare-centre de diffusion d'art multidisciplinaire de Montréal, action, (2007).
Photo: courtoisie de l'artiste

